

Pierre Mérot

Préface de Dominique Noguez

Petit camp
suivi de
Crucifiction

Flammarion

Extrait de la publication

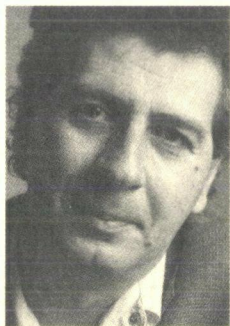
Petit camp

suivi de

Crucifiction

Pierre
Mérot

Photo : Pierre Ferbos © Éditions Flammarion.



« Au seuil de ce livre si surprenant, si inouï, si jamais vu, si jamais lu, je devrais, pour rendre un peu de ma surprise et de ma jubilation, écrire à l'envers ou en lettres de sang et d'un mètre de haut, ou encore y aller d'un croquis à sa manière, énigmatique et dérisoire dans sa cavalière simplicité. Voici la description d'une " communauté " appelée à former, en rase campagne, une " Nouvelle Leipzig ". Mais qui sont ces Garagistes et cet Obsédé qui la fondent ? Quels sont ces épouses, ces espions aux masques de corbeau, ces gardiens, ces naïades, ces anges, ces cafards, ces " abeilles en short ", qui les entourent ? Quels sont cette bibliothèque végétale, ces clepsydres, ces baraquements ? Quelle est la raison d'être de tout cela ?

Avec la logique implacable et tranquille du rêve et un doigt de sinistre esprit bureaucratique genre SS à Auschwitz, voici le monde vu dans un prisme ou un miroir anamorphique, la tête en bas, par le petit bout d'une lorgnette ou le gros bout d'un télescope ou le cul d'une (petite) bouteille : le cauchemar est en effet ici souvent miniaturisé.

L'impression la plus forte, dans ce grand texte, reste qu'il semble surgir de nulle part, comme un formidable OVNI littéraire. »

Dominique Noguez (extraits de la préface).

Pour mieux connaître les œuvres de Pierre Mérot précédant le succès de Mammifères (Flammarion, 2003), voici réédités Crucifiction (1991), et Petit camp (2001). Mérot n'a pas attendu ses quarante ans pour atteindre des sommets littéraires.

FF 8681-04-V



www.editions.flammarion.com

Prix France : 15 €

Flammarion

PETIT CAMP

suivi de

CRUCIFICTION

Préface de Dominique Noguez

Pierre Mérot

PETIT CAMP

suivi de

CRUCIFIXION

Préface de Dominique Noguez

Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Pour *Petit camp* : © Parc, 2001.

**© éditions Flammarion, 2004,
pour la présente édition.**

ISBN : 9782081301948

PETIT CAMP

PRÉFACE DE DOMINIQUE NOGUEZ
UN OVNI LITTÉRAIRE

Au seuil de ce livre si surprenant, si inouï, si jamais vu, si jamais lu, je devrais, pour rendre un peu de ma surprise et de ma jubilation, écrire à l'envers ou en lettres de sang et d'un mètre de haut (ou plutôt d'un millième de millimètre : il y a beaucoup de réalités infinitésimales dans le monde de Pierre Mérot), ou encore y aller d'un croquis à sa manière, énigmatique et dérisoire dans sa cavalière simplicité.

Essayons les mots habituels. De quoi, de qui s'agit-il ? Où et quand cela se passe-t-il ? Disons tout de suite que les classiques repères aristotéliens sont ici de peu d'efficacité. D'une certaine façon, tout est dans le titre, *Petit Camp*. En trois parties et cent quatre-vingt-dix paragraphes numérotés, voici en effet la description d'une « communauté » appelée à former, en rase campagne, une « Nouvelle Leipzig ». Mais qui sont ces

Garagistes et cet Obsédé (bientôt démultiplié en milliers de doubles) qui la fondent ? À quelle espèce appartiennent-ils ? De quelle taille sont-ils ? Quels sont leur régime alimentaire, leurs mœurs, leur durée de vie ? Quels sont ces épouses, ces espions aux masques de corbeau, ces gardiens, ces naïades, ces anges (ces « charniers d'anges »), ces poules, ces vaches, ces cochons, ces crabes, ces grenouilles, ces mouches, ces cafards, ces « abeilles en short », qui les entourent et composent l'extravagant peuplement du camp ? Quels sont cette bibliothèque végétale, ces clepsydres, ces baraquements, ces galeries, ces tuyaux souterrains qui en forment l'infrastructure à dimensions variables ? Surtout, quelle est la raison d'être de tout cela, de tout ce fonctionnement (car cela fonctionne, comme une machine ou un programme) ?

Quelques indications percent parfois : « Toutes ces opérations [...] ressemblent à la manipulation, par ennui, d'un trombone [§ 36] », « La contemplation de cet îlot d'insignifiance nous apaise [§ 37] », « ... Notre vœu le plus fou : la fin du mouvement sous un ciel bleu parfait, et notre effacement [§ 107] ». Gentiment nihiliste, comme on voit. Dieu est là, mais comme « un tas fait de mottes de terre, d'objets usagés, de déchets de corps » : moins glorieux encore que le bondieu de Pierre-Albert Birot dans *Grabinoulor*.

Ce qu'il y a de plus sûr, c'est l'importance de la sexualité, version gynécocentrique : on entre dans

le Petit Camp par un vagin en carton de trois mètres. « En sa partie inférieure pendouillent de vieux slips, dont les odeurs sont contrôlées journalièrement. Les lèvres sont faites avec des foies. Ils sont reliés à de la vraie *moumouille*. Des donneuses, nourries de sandwiches dans une roulotte, sont saucées par des machines compliquées [§ 32]. »

Machines, nous y revoilà, et rites, et supplices. Un jour, peut-être, « il n'y aura plus de sévices » [§ 46], mais pour l'heure tout, dans cet univers, semble pris dans l'étrange douceur d'une torture généralisée. Triturations de cadavres, corps déchiquetés, machineries sexuelles. Entend-on crier ? Même pas. Impression d'infini silence.

Avec la logique implacable et tranquille du rêve et un doigt de sinistre esprit bureaucratique genre SS à Auschwitz, voici le monde vu dans un prisme ou un miroir anamorphique, la tête en bas, par le petit bout d'une lorgnette ou le gros bout d'un télescope ou le cul d'une (petite) bouteille : le cauchemar est en effet ici souvent miniaturisé.

En raison de la forte présence animale, La Fontaine est cité [§ 89], mais ce cosmos paradoxal est plus proche de Sade ou de Lautréamont que de « La Laitière et le pot au lait » (ou alors à condition d'imaginer une Perrette nue, suspendue à une potence et joliment éventrée). À cause des machines, on pensera aussi à Raymond Roussel,

au Mandiargues fantastique de *Dans les années sordides* ou au Tibor Tardos de *L'Intérieur du spectre*. On pourra, en outre, risquer que, dans l'histoire des formes littéraires, c'est l'extrême avatar du conte, mâtiné de l'extrême avatar de l'*Apocalypse* de Jean et des sourates du Coran [évoqué § 117]. Pourtant, les plus proches de ce sauvage non-euclidisme de la géométrie humaine sont peut-être quelques humoristes (écrivant ou dessinant) – mais au sens fort, invivable, cauchemardesque d'« humour » : Jean Ferry (« Le Tigre mondain »), André Frédérique ou, récemment, Pierre La Police, qui est un mélange de Topor et de Vuillemin, de Gébé et de Glen Baxter.

Plastiquement, on pourra penser aussi à Bosch, d'ailleurs cité [§ 92] (mais un Bosch revu par Pollock). À condition de ne pas oublier qu'il s'agit d'une œuvre écrite, ô combien ! Comment donc est-ce fait ?

La langue est parfois touchée : on trouve de faux féminins (« cette périlleuse boa », par exemple, emprunté paraît-il à Michaux), des ellipses de l'article défini (« cuisine est remorquée »), des éli-sions peu orthodoxes (« l'hangar », « l'whisky »), des apocopes (« crépuscul' »), des dérapages dadaïsants (« il y hâla youyou »). Mais ces embar-dées vers un langage imprévisible, genre Novarina ou Savitzkaya, voire vers un idiolecte façon Guyotat ou Morgiève (dans son roman *Legarçon*) sont vite freinées, la phrase frappe plutôt par une

précision et une concision toutes classiques – mais c’est le classicisme allumé des *Illuminations* (« la cloche sonna dans le manoir parfait » [§ 23], avec même, comme chez Rimbaud parfois, des glissandi chateaubrianesques (« Nous vivions dans le quartier des pentes et de la prolifération. L’alcool était une liberté conquise sur l’oppressante puissance du monde, et l’unique amour » [§ 28, note])). Mais continuons la citation et l’on voit que Mérot ne ressemble qu’à lui-même : « L’Inconnue buvait bien plus que moi. Ses mains gonflées étaient celles d’un travailleur de la catastrophe. Elle faisait le geste d’un pistolet sur chaque tempe, et nous nous comprenions... Elle venait d’un pays sans précision, de la totalitaire zone de l’amour... Elle rencontrait les grands blessés qui boivent de l’alcool théologique... »

Né en 1959, l’auteur de *Petit Camp* a en effet un passé. Dans une vie antérieure, il a publié deux romans aux éditions de la Différence, *Pays sœur* en 1987 et *Crucifiction* en 1991. Dans ce dernier, son narrateur révélait que « le Plaisir » était « le Néant qu’il [lui] fallait », aspirait à « fouiller » dans les « affaires » d’une femme désirée « comme dans des tripes », et il apparaissait que ses fantasmes homicides, nés de la dépression, provenaient en réalité d’une fringale d’autodestruction : « Marquise, rien ne pourra assouvir ma haine qu’un meurtre commis avec la plus grande jouissance dans le lieu le plus sûr : moi-même... »

C'est égal : on pourra multiplier les comparaisons avec les autres ou avec son auteur lui-même, l'impression la plus forte, dans ce grand texte, reste qu'il semble surgir de nulle part, comme un formidable OVNI littéraire.

PREMIÈRE PARTIE

I

1. Je ressuscitai, mauvais héros, et, avec des Garagistes, fondai une communauté dans un champ nommé Hector à cause d'hectare. Nous vécûmes d'abord de gros céleris, ainsi que de lapins.

2. Bien sûr, il y a Bib, Tyrannosaure, les épouses, etc. Et il y a l'Obsédé. L'Obsédé enterre des fillettes dans le champ, mais nous fermons les yeux sur ses activités, car la viande fait parfois défaut, et il nous tient en haleine avec des contes bizarres : « Un jour, étant avec une femme consentante, j'introduisis ma tête dans son anus et la mangeai lentement. Ma langue était si douce que la femme eut un orgasme œsophagien. Je mangeai, mangeai, m'enfonçai lentement dans cette "périlleuse boa". Ayant mangé l'intérieur de sa tête, je m'essayai à quelques mimiques devant un miroir. Mais l'hor-

rible bruit mou de la mastication ne cessait pas, car je me dévorais, maintenant je me dévorais. »

3. Comme le champ était vaste, nous le divisâmes en soixante-quatre parcelles d'un hectare chacune. Le soir, nous jouons : en rouge les filles, en noir les garçons ; le pion prend en levrette ; le cavalier baise en biais ; le fou se branle ; la tour encule ; la reine est vraiment une salope ; roi ne baise ni n'est baisé ; les autres règles sont celles des échecs.

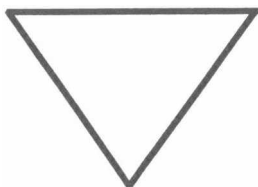
4. Contre les flics faisant le siège d'Hector, nous utilisons l'écran géant. Un sexe de femme est projeté : il faut une vue exceptionnelle pour repérer la mitrailleuse clitoridienne. Certains, en Hector, pensent que nous n'affrontons pas réellement l'Autorité... Patience, patience... Pour l'heure, notre arme principale est le refus aveugle de la tristesse. La force, la force, c'est nous tout craché !

5. En bibliothèque végétale, nous menons des travaux sur la littérature. Tentons d'écrire roman d'amour dont nous avons le titre, *L'Inconnue*, et des bribes : « Elle était belle et triste, et si grande... Elle était violente comme ses fuites en pleine nuit, comme l'arrêt cardiaque qui me foudroiera un jour et que j'espère verre après verre... J'ai connu tant d'autres corps depuis... Mais chaque fois je me retrouve avec mon sale sourire triste, mon secret, échoué sur le lit de celle qu'on n'a pas réellement

désirée – ou alors avec une frénétique et malsaine idée d'expiation... » Il y a quelque temps, le début de *L'Inconnue* faisait cinquante pages, mais nous avons supprimé beaucoup de choses. Actuellement, en bibliothèque végétale, les travaux s'orientent plutôt vers la recherche de la PPUS – Plus Petite Unité Signifiante.

6. Sommes-nous libres ? Sans doute, car trompant la surveillance des épouses, nous gagnons un bordel peuplé de jeunes intellectuelles, à quelques kilomètres, la nuit. Lampes électriques, rires étouffés, poulaillers endormis, voilà le chemin du bordel.

7. En bibliothèque végétale, aujourd'hui, *L'Inconnue* nous semble achevé :



Nous en faisons lecture aux femmes sous le gai soleil. Elles nous supplient de recouvrer le désir de durer.

8. En bibliothèque végétale, il est question d'élaborer une œuvre non nécessaire. Les épouses ricanent, nous traitent de velléitaires.

9. Un autre projet serait de fonder le Mouvement Vulgaire et, pour fêter l'événement, d'inviter des dactylographes, de les prendre en levrette dans une brasserie au bord d'une nationale. Le Mouvement Vulgaire, nommé aussi Putsch de la Brasserie, rassemblerait donc des ratés : pasticheurs, misanthropes, obsédés sexuels, etc.

10. L'Obsédé a des revenus qu'il reverse intégralement à la communauté. Il est trafiquant d'étoffes sexuelles. Par exemple, il vend des bas ayant séjourné longtemps près d'une meule d'emmental, de vieux slips d'épouse sur lesquels nous pissons.

11. L'Obsédé parle : « Autant l'avouer ici, mon activité principale, l'unique but de ma vie est de sentir des pieds de femme. Sur cette obsession, la littérature s'est tue, et je le déplore – tout juste quelques lignes dans un livre illustre, certes inachevé. Je m'en vas combler cette lacune. Après quoi je descendrai hardiment dans l'éternité, brandissant mes *Aveux d'un senteur de panards*. »

12. *Aveux d'un senteur de panards* : « Âgé de cinq ans environ, je buvais des yeux ma maîtresse montant un escalier : de l'escarpin trop large surgissait Dieu, pied rouge et crispé dans un bas noir. Dois-je dire, bouseux, qu'elle m'apprit à lire et à écrire ? »

**CET OUVRAGE A ÉTÉ COMPOSÉ
PAR I.G.S.-CHARENTE PHOTOGRAVURE
À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
REPRODUIT ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN AVRIL 2004**

N° d'éd. FF868101. N° d'impr. 60033.
D.L. : mai 2004.
(Imprimé en France)